

Le Cap au Diable, Legende Canadienne

Charles DeGuise

Project Gutenberg's Le Cap au Diable, Legende Canadienne, by Charles DeGuise

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Le Cap au Diable, Legende Canadienne

Author: Charles DeGuise

Release Date: July 30, 2004 [EBook #13059]

Language: French

Character set encoding: ASCII

*** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE CAP AU DIABLE, LEGENDE ***

Produced by Renald Levesque and La Bibliotheque Nationale du Quebec

LEGENDE CANADIENNE

LE CAP AU DIABLE

Par Chs. DeGuise, M. D.

1863

LEGENDE

I

"Quel est le Canadien, s'ecrie un savant geographe dont le nom sera toujours cher parmi nous, quel est le Canadien qui n'aimerait pas sa patrie, apres l'avoir contemple quelque heures, du bord d'une de nos barques a vapeur, sur la route de Quebec a Montreal! Quel spectacle enchanteur! Que de points de vue admirables! Quelle suite de campagnes riches, paisibles, heureuses, se déploient sur l'une et sur l'autre rive, d'aussi loin que l'oeil peut atteindre! La scene offre quelque chose de plus grand, de plus varie, de plus ravissant encore, peut-etre, si l'on descend le fleuve jusqu'au Saguenay."

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Oui, quel plaisir pour l'oeil etonne et charme tour a tour, de contempler sur la rive nord, cette chaine de montagnes sourcilleuses, ces caps abruptes, ces vallees alpestres, cette nature si rude, si accidentee, et parfois si sauvage. Quel est l'etranger qui n'envie pas le bonheur du paisible proprietaire de ces maisons blanchies, suspendues au flanc des coteaux, ou qui couronnent leurs sommets, tranchant ainsi sur le fond de verdure qui les environnent, et, lorsque vous avez peniblement gravi une pente rapide, que vous apercevez a vos pieds, au fond d'une baie, un charmant village arrose par une belle riviere, et paraissant reposer en paix, sous la protection de la croix du clocher de la vieille Eglise, qui le domine; votre ame aime alors a s'y delasser, pour se remettre des impressions causees par les scenes variees qu'elle vient de contempler.

La rive sud, pour n'avoir pas la sauvage et pittoresque beaute de la rive nord, n'a pourtant rien a lui envier, dans son genre. Son site, plus uni, et son sol moins tourmente, nous offrent quelque chose de plus calme et de plus champetre. Ses points de vue ont un horizon plus grand, plus etendu et plus anime. C'est la nature, en quelques endroits, belle de toute sa primitive beaute, ailleurs, enrichie par la vie et l'activite que lui ont donne le travail et la main des hommes.

Mais de quinze a dit-huit lieues de Quebec, en descendant le fleuve, vous rencontrez un ecueil bien digne d'attirer votre attention: c'est La Roche Avignon, ou, comme d'autres l'appellent, La Roche Ah Veillons, a cause des dangers qu'elle presentait autrefois a la navigation, avant que le Gouvernement y fit construire un phare. Sur cet ecueil vinrent se briser plusieurs vaisseaux d'outre mer, et beaucoup de familles canadiennes conservent encore un lugubre souvenir des naufrages de batiments cotiers qui y perirent.

Plus loin, en cinglant vers le sud, et avant que d'arriver au charmant village de Kamouraska, vous apercevez un cap, dont la vue vous frappe et vous impressionne peniblement. Son aspect est morne et sombre, les rochers qui le composent sont arides et denudes, son isolement, le silence et la nature desolee et presque deserte qui l'environnent, son eloignement du toute habitation; tout, enfin, concourt a jeter dans votre ame un malaise etrange et inexprimable. Quelques bas fonds qui l'avoisinent en rendent l'approche difficile, si impossible, non meme aux batiments d'un faible tonnage. Ce Cap, c'est le "Cap au Diable."

Mais d'ou vient donc ce nom qu'enfants, nous ne pouvions entendre sans fremir? A-t-il ete le theatre de quelques apparitions infernales, ou bien a-t-il servi de repaire a quelque bande de brigands; et les bruits confus qu'on y entend ne sont-ils pas tes cris de vengeance des victimes ensanglantees que l'on trouva a ses pieds, ou dans son voisinage? personne ne le sait; la justice des hommes a libere les accuses; victimes et meurtriers sont aujourd'hui devant Dieu!

Mais vous eussiez trouve qu'il le meritait bien d'etre ainsi appele, si, comme les habitants de la Petite Anse, en visitant leurs peches la nuit, ou en attendant l'heure de la maree, vous eussiez entendu le vent s'engouffrer, avec un bruit sinistre, dans les obscures cavernes des rochers; si vous eussiez entendu ses hurlements, lorsqu'il vient dans les tempetes, se dechirer sur les branches dessechees de quelques arbres rabougris qui les couronnent! D'autres fois et en d'autres endroits se trouvent d'epais fourres; la semblent y regner d'impenetrables mysteres; et lorsque la brise souffle plus violemment, sa voix prend alors des inflexions differentes; tantot c'est un gemitement, une plainte; tantot

un sourd grondement qui se prolonge d'échos en échos, produisant de discordantes clameurs, et qui vous feraient croire que, dans ces lieux solitaires, des sorcières viennent y célébrer leur sabbat. Vous eussiez trouvé surtout qu'il le méritait, ce nom, si, comme plusieurs l'assuraient, vous eussiez aperçu sur la cime d'un rocher surplombant l'abîme, lorsque le flot, battu par la tempête, venait lui livrer un assaut toujours impuissant, mais incessamment renouvelé, vous eussiez aperçu, dis-je, une femme à l'oeil hagard, aux cheveux épars, aux bras nus, aux vêtements en lambeaux, tendre les mains au fond du précipice, lui adresser une prière, une touchante supplication d'autrefois proferant des menaces, des imprecations, comme si elle eût voulu réclamer du gouffre une victime qui lui appartenait. Il eût été alors bien hardi, le navigateur qui, en longeant la côte, aurait vu cette apparition et entendu cette voix, s'il n'eût pas gagné le large au plus vite, en adressant une prière à son patron. D'autres gens, et c'était les plus croyables, disaient l'avoir vu se trainer sur les bords de la plage, et implorer le flot, d'une voix déchirante et désespérée, de lui rendre ce qu'elle avait perdu; puis ses paroles étaient étouffées, ajoutaient-ils, par d'immenses sanglots. Nul doute que si cet être fantastique eût réellement été une femme, la malheureuse devait être en proie à d'immenses douleurs. Pourtant un pauvre pêcheur, dont la cabane était assise au pied du cap, assurait l'avoir recueillie mourante, un matin, le lendemain d'une furieuse tempête: elle gisait sur le bord de la mer, auprès du cadavre d'un matelot; il l'avait, disait-il, transportée à sa demeure, et après des peines infinies, sa femme et lui étaient enfin parvenus à la rappeler à la vie; mais qu'ils n'avaient pas tardé de s'apercevoir que la malheureuse était folle....

II

Parmi les nombreuses criques formées dans les rochers escarpés qui bordent les rivages de l'ancienne Acadie, aujourd'hui la Nouvelle Écosse, vivait, au fond de l'une d'elles, un jeune et honnête négociant acadien, dont le nom était St.-Aubin. Occupé depuis plusieurs années à l'exploitation de la pêche à la morue, grâce à son intelligence et à son indomptable énergie, son commerce prenait de jour en jour une plus grande extension. Quelques familles de pêcheurs, dont il était le bienfaiteur et le père nourricier, étaient venues se grouper autour de lui. D'une probité reconnue, affable et obligeant pour tous, il avait su s'attirer l'estime et le respect de chacun d'eux.

Tout le monde connaît nos établissements de pêcheries, dans le bas du fleuve; rien de plus amusant que de voir ces berges aux voiles déployées, rentrer le soir, après le rude travail de la journée; ces femmes, ces enfants accourir pour aider le mari, le père ou le frère; le Poste est alors tout en émoi tout le monde se met gaiement à la besogne, on s'assiste, on se prête un mutuel secours: c'est un plaisir d'entendre les joyeux propos, les quolibets qui pleuvent sur les pêcheurs malheureux, les gai refrains; enfin, d'être témoin de la bonne harmonie qui règne parmi eux. C'est la bonne vieille Gaïeté Gauloise qui prend ses ébats. Telle était la Grace de Monsieur St.-Aubin.

Sa maison, située sur une légère éminence, dominait la petite baie et les côtes avoisinantes. De jolis jardins, de charmants bocages et de coquets pavillons l'entouraient. Un peu plus loin, la vue pouvait s'étendre sur de beaux champs, dans un état de culture déjà avancée, et où paissaient de nombreux troupeaux: enfin, dans son ensemble et même dans ses détails, tout respirait l'aisance, la prospérité et le bonheur.

L'interieur de la famille ne presentait rien de particulier. M. St.-Aubin, marie, depuis quelques annees, a une femme de sa nation, qu'il aimait tendrement, etait pere d'une charmante petite fille. Cette enfant etait venu mettre le comble a la felicite de ce couple fortune.

Madame St.-Aubin etait une de ces femmes d'elite, qui semblent se faire un devoir de rendre heureux tous ceux qui les entourent. Douee des plus riches qualites du coeur et de l'esprit, elle n'etait que prevenance, amour et sollicitude pour son mari et sa chere petite Hermine, les confondant tous deux dans une meme et touchante tendresse. Si parfois elle pouvait leur dérober un instant, dans la journee, c'etait pour aller porter quelques secours, quelques consolations a ceux qui en avaient besoin, aussi la regardait-on comme une veritable Providence. Le soir amenait les intimes causeries, l'on se faisait part des impressions de la journee, on formait de nouveaux projets pour l'avenir. Bien souvent aussi, la maman racontait au papa emu, les mille petites espiegleries de la petite, les conversations qu'elle avait eues avec sa poupee, voire meme avec une table, une chaise, un meuble quelconque; enfin, ces mille et mille riens qui font venir des larmes de plaisir et d'attendrissement aux heureux parents qui les entendent. Ces jouissances, ces plaisirs leur suffisaient; et certes ils valaient bien les bruyantes reunions de l'opulence, ou l'ame et le coeur perdent leur pure et limpide serenite. Quelques domestiques fideles completaient enfin l'interieur de cette famille, aux moeurs simples et vraiment patriarcales.

Mais il est un autre personnage que nous nous permettrons d'introduire ici. Sans etre tout-a-fait de la maison, Jean Renousse, tel etait son nom, y etait toujours le bien-venu. Jean Renousse, a l'epoque ou nous parlons, etait age de, vingt-deux a vingt-cinq ans. Ne d'un pauvre acadien et d'une femme indienne, de bonne heure orphelin, il devait a la charite des habitants de l'endroit de n'etre pas mort de faim. Au lieu de s'occuper, comme tous les autres, de la peche a la morue, il s'etait construit une hutte dans les bois, a quelque distance de la mer et des habitations. Il repugnait trop au sang indien, qui coulait dans ses veines, de s'astreindre a un travail constant et journalier. Ce qu'il lui fallait c'etait la vie aventureuse des bois, avec son independance. Aussi l'ete maraudeur, pour ne pas nous servir d'une expression plus forte, il etait le cauchemar des jardinieres. En effet, rien de plus plaisant que de voir, lorsqu'il faisait une descente dans un jardin, la levee des manches a balais, pour en deloger l'intrus. Au voleur! criait l'une des voisines, au pillard! disait l'autre, au vaurien! Ajoutait une troisieme. Bref, toutes ces commeres reunies faisaient un tel vacarme, qu'il aurait pu donner une idee de ce que fait certaine femme quand a tort et a travers elle se fache. Le drôle ne s'emouvait guere de ces cris, tant que sa provision de patates ou de carottes n'etait pas faite, et que les armes ne devenaient pas trop menacantes, par leur proximite; d'un bond, alors, il se mettait hors de leur portee, se tournait vers celles qui le poursuivaient, leur faisait mille grimaces, mille gambades, mille contorsions; et quand la place n'etait plus tenable, il enjambait la cloture, et allait stoiquement s'asseoir a quelques pas de la. On l'avait vu quelquefois, quand de telles scenes etaient passees, entrer dans la chaumiere de la plus furieuse, aller se placer bien tranquillement a sa table et partager, gaiement avec elle, le repas. Mais l'hiver, chasseur et trappeur infatigable, il s'enfonçait dans la foret avec les sauvages Abenakis, ne revenant souvent qu'au printemps avec une ample provision du fourrures, dont il trouvait toujours chez M. St.-Aubin un prompt et avantageux debit, Malgre ses defauts, Jean Renousse etait loin d'etre deteste, par les braves gens de la colonie;

car, a plusieurs d'entr'eux, il avait rendu d'importants services. Souvent, lorsqu'une forte brise surprenait, au large, quelque berge attardee, qu'une femme eploree, que des enfants en pleurs venaient demander des nouvelles d'un pere, d'un mari ou d'un frere, a ceux qui arrivaient, que les pecheurs hochaient tristement la tete, que les voisines essuyaient des larmes, qu'elles ne pouvaient dissimuler, et leur adressaient des consolations, on voyait Jean Renousse s'elancer dans une berge, et, malgre le vent et la tempete, s'exposer seul, pour aller porter secours au frele batiment desempare; souvent, grace a son sublime devouement et a son habilete a conduire une embarcation, plus d'un pecheur avait a le remercier d'avoir revu sa pauvre chaumiere!

Parmi ceux, surtout, qui lui portaient un interet tout particulier, etait Madame St.-Aubin. Elle avait reconnu, en plusieurs occasions, que sous cette ecorce rude et inculte, dans ses yeux noirs et vifs, dans ses pommettes de joues saillantes, il y avait plus de coeur et d'intelligence qu'un oeil peu observateur n'en pouvait d'abord soupconner. Jamais il ne se presentait a la demeure du bourgeois, comme on appelait M. St.-Aubin, sans en recevoir quelques secours; et, maintes fois, il leur avait prouve, qu'un l'obligeant on n'avait pas rendu service a un ingrat. Son attachement pour l'enfant etait excessif: c'etait avec plaisir qu'il s'astreignait a un travail minutieux pour lui confectionner des jouets, et satisfaire ses moindres caprices enfantins. Bien des fois on l'avait confiee a ses soins, et c'etait toujours avec une tendre sollicitude qu'il veillait sur elle. A la verite il n'etait pas facile de faire de la peine impunement a la petite Hermine, lorsqu'elle etait sous sa garde, ainsi que sous celle du magnifique terre-neuve qu'on appelait Phedor.

III

C'est quelquefois au moment ou l'on s'estime heureux que l'infortune vient nous frapper. Tandis que la famille St.-Aubin jouissait paisiblement des fruits d'une vie vertueuse et exempte d'ambition; heureuse autant du bonheur des autres que du sien propre, de graves evenements se preparaient contre les malheureux Acadiens, dans l'ancien et le nouveau monde. Ce pays etait le point de mire des flibustiers anglo-americains.

En butte aux actes de rapines et de tyrannie de toutes sortes, les Acadiens avaient ete forces de s'organiser militairement pour mettre un terme aux infames depredations de leurs ennemis.

L'histoire avait enregistre anterieurement plusieurs hauts faits eclatants du leur bravoure. Ces faits demontrent ce que peut une poignee d'hommes heroiques, ne comptant que sur leurs seules ressources, qui s'arment vaillamment sans s'occuper de la force pecuniaire ou numerique de ceux qu'ils ont a combattre, mais qui ont resolu de defendre jusqu'a la fin, leur religion, leurs foyers et leurs droits, Combien n'y eut-il pas de luttes sanglantes et desesperes ou le lion anglais dut s'avouer battu par le moucheron acadien, et pour ainsi dire, oblige de fuir honteusement devant lui. Mais l'orgueil britannique s'insurgeait et ecumait de rage, en voyant ces quelques braves tenir tete a ses nombreuses armees! Le gouverneur Lawrence crut plus prudent et plus sur, la ou la force avait echouee, d'employer la ruse et la perfidie. Le plan fut traitreusement combine et habilement execute.

Vers la fin d'aout 1755, cinq vaisseaux de guerre, charges d'une soldatesque avide de pillage, mirent a la voile et vinrent jeter l'ancre

en face d'un poste florissant par son commerce, la fertilité de ses terres et l'industrie de ses habitants. On fit savoir à plusieurs des cantons voisins qu'ils eussent à se rendre à un endroit indiqué pour entendre une importante communication, qui devait leur être donnée de la part du gouverneur. Plusieurs soupçonnant un piège prirent la fuite et se sauvèrent dans les bois, en entendant cette proclamation. Mais le plus-grand nombre, avec un esprit tout chevaleresque, se confiant à la loyauté anglaise, se rendit à l'appel.

Chaque année, M. St.-Aubin était obligé de faire un voyage aux Mines, endroit important de commerce pour y transiger les affaires de son négoce. Le trajet était long et les chemins n'étaient pas toujours sûrs dans ce temps-là. Par une malheureuse fatalité, il y arriva le cinq septembre au matin, jour fixé par la proclamation pour la réunion des acadiens. Jean Renoussé et le fidèle terre-neuve lui avaient servi de gardes de corps pendant le voyage.

M. St.-Aubin comme les habitants du lieu, se rendit à l'appel. Ce fut là qu'on leur signifia qu'ils étaient prisonniers de guerre, qu'à part de leur argent et de leurs vêtements, tout ce qu'ils possédaient appartenait désormais au roi, et qu'ils se tinssent prêts à être embarqués pour être déportés et dispersés dans les colonies anglaises. L'ordre était formel, on ne leur accordait que quatre jours de répit. Il est impossible de peindre ici stupeur et le désespoir que produisit cette nouvelle; plusieurs refusèrent de croire qu'on exécutât jamais un acte d'aussi lâche et exécrationnelle tyrannie, mais le plus grand nombre s'enfermèrent dans leurs maisons et passèrent dans les larmes et les sanglots, les quelques heures qui précéderent leur séparation. D'autres essayèrent de fuir, mais vainement. Des troupes avaient été disposées dans les bois, ils se trouverent cernés de toute part et furent donc ramenés au camp, après avoir essayé toutes sortes d'avanies et de mauvais traitements.

Ce fut à grand-peine que le vénérable curé obtint du commandant la permission de les réunir le neuf septembre, veille du départ, dans la vieille église pour y célébrer le saint sacrifice et leur adresser quelques paroles de consolation et d'adieu. Personne ne fut jamais témoin, peut-être, d'une scène plus déchirante. Tous les visages étaient inondés de larmes. L'église retentissait des sanglots et des sourds gémissements des malheureuses victimes. Lorsqu'avant la communion, le bon prêtre voulut leur dire quelques mots, il y eut une véritable explosion de plaintes et de cris de désespoir. Il fut lui-même longtemps avant que de pouvoir dominer son émotion, et ce fut après de longs et pénibles efforts qu'il put, d'une voix brisée par la douleur, leur faire entendre ces paroles:

"C'est peut-être pour la dernière fois, mes bons frères, que vous allez partager le pain des anges dans ce lieu saint. C'est lui qui donne le courage et la force de braver les tourments et les persécutions des méchants. C'est lui qui sera votre soutien, votre consolation dans les temps malheureux que nous traversons. Dieu seul connaît ce que l'avenir nous réserve à tous, mais rappelons-nous que nous avons au ciel un bras tout-puissant, qui saura déjouer les complots des méchants: que ceux qui pleurent seront consolés et qu'ils recevront avec usure la récompense des larmes qu'ils auront versées. Car qu'est-ce que la terre que nous habitons, sinon un lieu d'exil et de misères, mais le ciel, voilà notre patrie, vers laquelle doivent tendre nos desirs et nos aspirations. Séparés sur la terre, c'est là où nous serons ensemble réunis, c'est là que nous pourrons défier les persécutions des hommes. Recevez donc, mes

chers freres, et encore une derniere fois, la benediction d'un pretre qui, le coeur navre d'apprehensions pour l'avenir de ses enfants, mais confiant dans le Dieu qui prend soin de ses creatures et jusqu'au plus petit de ses oiseaux, le prie de vouloir bien vous accorder encore des jours calmes et heureux. Si nous n'avions pas d'autre destinee, je vous dirais adieu! oui un adieu qui, peut-etre, serait eternel; mais a des chretiens, a ceux qui croient en la parole sainte, je vous dis au revoir! Oui, encore une fois, au revoir!...."

La scene qui suivit se concoit plutot qu'elle ne se decrit. Nous nous permettrons d'emprunter a M. Rameau le recit que fait M. Ney, sur le lamentable evenement du lendemain:

"Le 10 septembre fut le jour fixe pour l'embarquement. Des le point du jour les tambours resonnerent dans les villages, et a huit heures le triste son de la cloche avertit les pauvres Francais que le moment de quitter leur terre natale etait arrive. Les soldats entrerent dans les maisons et en firent sortir tous les habitants, qu'on rassembla sur la place. Jusque la chaque famille etait restee reunie et une tristesse indicible regnait parmi le peuple. Mais quand le tambour annonca l'heure de l'embarquement, quand il leur fallut abandonner pour toujours la terre ou ils etaient nes, se separer de leurs meres, de leurs parents, de leurs amis, sans espoir de les revoir jamais; emmenes par des etrangers leurs ennemis; disperses parmi ceux dont ils differaient par le langage, les coutumes, la religion; alors accables par le sentiment de leurs miseres, ils fondirent en larmes et se precipiterent dans les bras les uns des autres dans un long et dernier embrassement."

"Mais le tambour battait toujours et on les poussa vers les batiments stationnes dans la riviere. 260 jeunes gens furent designes d'abord pour etre embarques sur le premier batiment, mais ils s'y refuserent, declarant qu'ils n'abandonneraient pas leurs parents, et qu'ils, ne partiraient qu'au milieu de leurs famille. Leur demande fut rejeteel les soldats croiserent la baionnette et marcherent sur eux; ceux qui voulurent resister furent blesses, et tous furent obliges de se soumettre a cette horrible tyrannie."

"Depuis l'eglise jusqu'au lieu de l'embarquement, la route etait bordee d'enfants, de femmes qui, a genoux, au milieu de pleurs et de sanglots, benissaient ceux qui passaient, faisaient leurs tristes adieux a leurs maris, a leurs fils, leur tendant une main tremblante, que leurs parents parvenaient quelquefois a saisir, mais le soldat brutal venait bientot les separer. Les jeunes gens furent suivis par les hommes plus ages, qui traverserent aussi, a pas lents, cette scene dechirante; toute la population male des Mines fut jetee a bord de cinq vaisseaux de transport stationnes dans la riviere Gaspareaux. Chaque batiment etait sous la garde de 6 officiers et de 80 soldats. A mesure que d'autres navires arriverent, les femmes et les enfants y furent embarques et eloignes ainsi, en masse, des champs de la Nouvelle-Ecosse. Le sort aussi deplorable qu'inoui de ces exiles excita la compassion de la soldatesque meme.... Pendant plusieurs soirees consecutives les bestiaux se reunirent autour des ruines fumantes, et semblaient y attendre le retour de leurs maitres, tandis que les fideles chiens de garde hurlaient pres des foyers deserts."

M. St.-Aubin, comme toutes les autres notabilites, fut l'objet d'une surveillance particuliere. Malgre les efforts heroiques de Jean Renousse, malgre les ruses et les stratagemes qu'il employa pour sauver son maitre de la proscription, Celui-ci fut oblige de subir la loi

cruelle du plus fort. Blessé grièvement dans la lutte qui venait d'avoir lieu, ce ne fut qu'avec peine que Jean Renousse lui-même réussit à se soustraire aux mains des ravisseurs. Il gravit une petite éminence, et ce fut là, la mort dans l'âme, qu'il fut témoin des scènes de violence et de brutalité qui viennent d'être racontées. Malgré son état de faiblesse, il suivit d'un œil morne et désespéré la chaloupe qui emportait son bienfaiteur, se reprochant amèrement de n'avoir pas réussi à le sauver. En dépit des tristes préoccupations auxquelles il était en proie, Jean Renousse ne put s'empêcher de remarquer un point noir qui suivait l'embarcation. C'était Phedor. Le noble animal, quoique blessé, avait voulu suivre son maître, pour le protéger et le défendre au besoin. Il réalisait une fois de plus l'idée du peintre qui représente un chien suivant seul le corbillard qui conduit son maître à sa dernière demeure. C'est le dernier ami qui reste quand nous avons tout perdu du côté des hommes! Il vit tout-à-coup un matelot se lever et assener un coup de rames sur la tête du fidèle serviteur, celui-ci poussa un gémissement plaintif et disparut. C'en était trop, épuisé par le sang qu'il avait perdu et par les émotions de la journée, Jean Renousse perdit connaissance. Lorsqu'il revint à lui, Phedor, couché auprès de lui, léchait son visage et ses mains. Comme s'il eût voulu le rappeler à la vie. La nuit était venue, les dernières lueurs de l'incendie doraienent encore l'horizon. C'en était fait! Les Anglais avaient accompli leur acte odieux de vandalisme et d'implacable vengeance!...

IV

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le moment fixé par M. St.-Aubin pour le retour. Que pouvait-il lui être arrivé qui le retint si longtemps, lui toujours si exact à revenir à l'heure dite. Déjà accompagner de la petite Hermine, Mme. St.-Aubin avait parcouru des distances assez considérables pour aller à sa rencontre, et chaque fois, elle était toujours revenue de plus en plus triste. C'était le soir de la dixième journée après le départ de M. St. Aubin. Assise dans le salon et tenant son enfant dans ses bras, elle ne pouvait se défendre du vague et inexprimable sentiment qui l'obsédait. Pour la première fois de sa vie, les babillages et les calineries de sa petite fille ne pouvaient la tirer de sa sombre préoccupation. Le ciel était bas et chargé, le feuillage jaunissant qui entourait sa demeure et le froid vent de nord qui s'était élevé, ajoutait encore à sa tristesse. Parfois une feuille desséchée, poussée par la brise, courait dans l'avenue déserte, ou, d'une minute à l'autre, elle espérait voir arriver celui qu'elle attendait avec tant d'angoisses.

Les heures s'écoulaient lentement, et la soirée était avancée. Vaincue par le sommeil, la petite s'était endormie en demandant à sa mère: "quand donc papa reviendra-t-il!" Alors deux larmes involontaires vinrent briller aux paupières de la pauvre femme; elle pressa avec transport son enfant sur son cœur; celle-ci ouvrit les yeux, lui sourit doucement et comme une prière, le mot papa s'échappa encore de ses lèvres, et elle se rendormit. C'en était trop; n'y pouvant plus tenir, et presque sans pouvoir s'en rendre compte, Madame St. Aubin se mit à fondre en larmes.

Longtemps elle pleura, quand des pas bien distincts retentirent autour de la maison, et la porte s'ouvrit: Te voilà donc enfin, s'écria-t-elle, s'élançant au-devant de celui qui arrivait. Mais jugez de sa stupeur! c'était Jean Renousse! Jean Renousse, pâle, sanglant et défiguré, qui venait lui apprendre la terrible nouvelle!!.....

Bien des fois déjà et au moindre bruit, elle avait tressailli, puis toute palpitante d'émotion et de joie, elle allait ouvrir et tendre les bras; mais vain espoir, ce n'était point les pas du cheval, ce n'était point non plus les joyeux aboiements de Phedor, mais bien le vent qui, mugissant tristement dans les arbres, lui apportait, chaque fois une poignante déception.

La foudre tombée à ses pieds n'eut pas produit plus d'effets. Madame St.-Aubin s'affaissa sur elle-même. On la transporta mourante dans son lit. Deux jours entiers se passèrent pendant lesquels elle luta contre la mort. Dans son délire, elle appelait avec transport son mari, demandant avec égarement à chaque instant aux personnes qui se présentaient, son époux bien-aimé; et lorsqu'on lui apportait son enfant, elle le repoussait durement. La pauvre petite qui ne comprenait rien à la conduite étrange de sa mère, allait alors se cacher dans un coin de la chambre, elle pleurait amèrement; et comme si elle se fut crue coupable, elle revenait auprès du lit, baisant les mains de sa mère, elle lui disait: "Ma bonne maman, embrasse-donc encore la petite Hermine, elle ne te fera plus de mal, lève-toi et allons au-devant de papa." Enfin, son tempérament et surtout l'idée de laisser sa pauvre enfant complètement orpheline, rendirent quelques forces à Madame St.-Aubin, mais une insurmontable tristesse s'empara d'elle, et bientôt cette demeure naguère si heureuse ne devint plus qu'un séjour de deuil et de larmes.

La, toutefois ne devaient pas s'arrêter ses malheurs.

La rage des pirates n'était pas encore satisfaite, il fallait de nouvelles dépouilles à leur rapacité et de nouvelles victimes à leur vengeance.

Peu de temps après les événements que nous venons de rapporter, on signala au large un vaisseau de guerre portant pavillon anglais. Instruite par l'expérience, la petite colonie, après avoir recueilli tout ce qu'elle avait de plus précieux, crut prudent de se sauver dans les bois. Madame St.-Aubin elle-même, réunit tout ce qu'elle put avec l'aide de ses domestiques et de Jean Renousse, et dut aller les rejoindre en toute hâte, car le vaisseau s'approchait de la côte avec une effrayante rapidité.

Il n'y avait pas longtemps qu'elle avait abandonné ses foyers si chers pour s'enfoncer dans les bois avec ses fidèles domestiques, lorsque gravissant une petite éminence ou ses compagnons d'infortune l'attendaient, elle vit les tourbillons de flamme et de fumée s'élever dans la direction de sa demeure et de celles des malheureux qui l'entouraient. Ce navrant spectacle leur apprit à tous que les vandales étaient à leur œuvre de pillage et de destruction. Longtemps elle contempla les cendres brûlantes de sa pauvre demeure qui s'élevaient et retombaient tour-à-tour comme font chacune de nos illusions du jeune âge. Elle jeta un coup-d'oeil en arrière, vers les jours heureux qu'elle avait passés sous ce toit fortuné, vers les objets si chers qu'elle y rencontrait à chaque instant, vers les personnes qui l'entouraient et les autres qui, après être venues lui demander des consolations et des secours, s'en retournaient en lui offrant des larmes de gratitude et de bénédictions: mais sa pensée se reporta surtout sur la main bien-aimée qui après Dieu lui avait fait ce bonheur si tôt passé. Hélas! elle n'était plus auprès d'elle pour la soutenir et la protéger avec son enfant, cette main tant aimée et tant regrettée! Reverrait-elle jamais celui auquel elle adressait chaque jour une pensée, un souvenir, une

larme! Et lorsque la dernière flamme vint jeter une lueur vacillant et disparaître pour toujours, elle comprit alors qu'une barrière insurmontable venait de s'abaisser entre elle et son passé. Il ne lui restait plus désormais que l'avenir, mais quel avenir? L'hiver s'approchant avec son nombreux cortège de froid, de privations et de misères; nul asile pour la recevoir, à charge aux pauvres gens qui n'avaient pas même de quoi se nourrir, qu'allait-elle devenir? Accablée sous le poids de tant de malheurs elle sentait le désespoir la gagner, lorsque tombant à genoux, elle s'écria: "Mon Dieu, mon Dieu, vous êtes maintenant notre seul et unique espoir. Ce n'est pas en vain que la veuve et l'orphelin vous implorent, ayez pitié de nous." Cette courte mais fervente prière fut immédiatement exaucée. En relevant la tête, elle aperçut, à quelques pas d'elle, la figure bienveillante et amicale de Jean Renousse qui, n'osant dire un mot, paraissait attendre ses ordres: "Jean, lui dit-elle, en lui remettant son enfant dans ses bras prends soin de cette pauvre petite, veille sur elle, c'est en toi seul, après Dieu, en qui nous devons nous confier. Peut-être ne pourrai-je jamais récompenser dignement ton généreux dévouement pour nous jusqu'à ce jour, mais compte sur une reconnaissance qui ne s'éteindra qu'avec ma vie." "Madame lui répondit celui-ci, d'une voix émue et avec noblesse. Dieu m'est témoin que si j'ai tâché de vous être utile jusqu'ici ce n'est pas dans l'espoir d'une récompense; je donnerais volontiers ma vie pour pouvoir vous rendre ce que vous avez perdu; mais de grâce n'allez pas vous désespérer! À deux pas d'ici est ma pauvre cabane, la vieille Martine, votre servante, vous y attend. J'ai pu sauver quelques linges et des provisions. Venez, Madame et tant que Jean Renousse pourra porter un fusil, vous et la petite ne manquerez pas de nourriture et de vêtements." Charge de son précieux fardeau, il conduisit Madame St.-Aubin dans sa demeure où Martine l'attendait. Un feu brillant avait été allumé, le lit de sapins avait été renouvelé, on y avait étendu les quelques couvertures que Jean Renousse, dans sa sollicitude, avait sauvées du pillage.

La marmite était au feu. On offrit à Madame St.-Aubin les quelques aliments qu'on avait préservés; elle en prit ce qu'il lui en fallait pour se soutenir et s'empêcher de mourir. La petite mangea avec l'appétit qu'on a à quatre ans, puis toutes les deux vaincues par les émotions de la journée, la fatigue et le sommeil qui les gagnaient, s'étendirent sur le lit de sapin et ne tardèrent pas à s'endormir profondément. Jean Renousse et Phedor se couchèrent à l'entrée de la cabane et firent bonne garde toute la nuit.

Lorsque Madame St.-Aubin s'éveilla le matin, tous les malheureux proscrits, ses compagnons d'infortune, lui avaient construit une demeure un peu plus confortable: c'était une misérable mesure de pièces qui lui offrait un séjour plus spacieux mais qu'il y avait loin de là à la maison qu'elle avait laissée.

Comment l'hiver se passa-t-il? Laissons à M. Rameau de dépeindre ce que durent souffrir les malheureuses victimes de l'expatriation. C'est d'ailleurs de lui que nous emprunterons la partie historique de ce récit, en ce qui concerne les Acadiens:

"Quelle que fut l'après sollicitude que montrèrent les anglais, un certain nombre d'individus cependant se sauvèrent de la proscription. Comment ces pauvres gens purent-ils vivre dans les bois et les déserts? par quelle suite d'aventures et de souffrances ont-ils passé, pendant de longues années en présence de spectateurs auxquels on distribua leurs biens? c'est ce que nous ignorons..."

"La pendant plusieurs années, ils parvinrent à dérober leur existence au milieu des inquiétudes et des privations, cachant soigneusement leurs petites barques, n'osant se livrer à la culture, faisant le guet quand paraissait un navire inconnu, et partageant avec leurs amis, les indiens de l'intérieur, les ressources précaires de la chasse et de la pêche."

Enfin le printemps arriva. Jamais dans les longues journées d'hiver, le zèle et le dévouement de Jean Renousse ne s'était ralenti une seule fois. Sous le commandement de Bois-Hebert il avait été faire le coup de feu contre les Anglais, puis aussitôt sa tâche achevée, il était revenu prendre son rôle de pourvoyeur. Souvent, dans le cours de l'hiver, on l'avait vu parcourir des distances considérables, refouler au plus profond de son âme tout sentiment de haine et d'antipathie, qu'il avait voué aux Anglo-Américains et rapporter des traitants Anglais, qui étaient établis le long de la côte, à la place des malheureux Acadiens expropriés, les quelques effets qui pouvaient être utiles et agréables à ses protégés. Mais le printemps qui apporte, pour le pauvre au moins, un soupir de soulagement et une larme d'espérance; pour l'homme qui jouit de l'aisance, un sentiment de satisfaction par anticipation des jouissances que la nouvelle saison doit lui donner, était pour les pauvres expatriés chargé d'orages.

Où iraient-ils fixer leurs demeures? En quel endroit seraient-ils hors des atteintes de leurs implacables ennemis? Était-il un lieu à l'abri de leurs rapines, où l'on put fournir le pain et la nourriture à la famille et aux pauvres enfants qui les réclamaient? Telles furent les questions que se posèrent les Acadiens de la colonie que M. St.-Aubin avait formée.

Plusieurs décidèrent de demeurer dans les bois, d'autres résolurent, d'aller rejoindre leurs concitoyens échelonnés sur la côte, protégés seulement par l'isolement et l'inhospitalité des parages qu'ils habitaient. Madame St.-Aubin se voyant seule, à bout de toutes ressources, et ne voulant plus être à charge du généreux Jean Renousse ainsi qu'à ses compagnons, prit la résolution de se rendre en Canada. En effet, de vagues rumeurs étaient parvenues que dans ces pays lointains un bon nombre d'Acadiens avaient, dans le voisinage de Montréal, fondé une petite colonie.

Jean Renousse, dans ces rapports avec les traitants anglais, avait appris d'une manière certaine qu'un vaisseau portant un certain nombre d'émigrants avait mis à la voile pour le Canada. D'après le nombre de jours qu'il était en mer, il ne tarderait pas à être en vue.

V

Que nos lecteurs nous permettent de les transporter au-delà de l'Océan. Nous sommes dans un port de mer: Voyons l'activité qui y règne. Des centaines de vaisseaux déchargent d'un côté du quai d'amples provisions de charbon et de coton, d'autres, les riches soieries et les magnifiques produits de l'Orient. Tout le monde est à l'œuvre. Partout il y a joie, car il y a gain pour tous.

Mais d'où vient donc cette foule d'hommes en haillons, ces femmes amaigries et presque nues, ces pauvres enfants si frêles, si chétifs, qui occupent un tout petit espace du quai? D'où viennent ces pleurs et ces gémissements à fendre l'âme? Ces embrassements pleins de regrets et de tendresse? Ah! c'est qu'un père vient peut-être pour la dernière fois

de presser dans ses bras ses enfants bien-aimés! C'est que des amis viennent de dire un adieu peut-être éternel aux compagnons de leur enfance! C'est que, pour la dernière fois, on a jeté un regard de douleur sur la vieille chaumière qui nous a vus naître! C'est que, dans un dernier embrassement, nous avons échangé avec les amis émus, une dernière poignée de mains, que pour toujours, nous avons salué les côtes de l'Irlande, dont aucun de ses enfants ne peut parler sans verser une larme de regret! Et ces malles, et ces paquets, que contiennent-ils, sinon les pauvres vêtements des malheureux Irlandais. Mais dans le navire qui est en partance, que de cris joyeux. À peine entend-on l'ordre du contre-maître: "Embarquez, embarquez;" voilà le mot qui se fait entendre.

Inutile de le dire, nous le voyons déjà que trop, ce bâtiment est chargé d'émigrants pour l'Amérique. Voyez sur le gaillard d'arrière cet homme à la figure replet et trapue, comme il savoure avec délices les bouffées de tabac qui s'échappent de sa longue pipe d'écume de mer; quels regards distraits il jette sur la gazette qu'il tient entre ses mains; comme les nouvelles sont loin de l'absorber; il hoche dédaigneusement la tête en voyant les pleurs des malheureux enfants de la verte Erin. Dans le fond que sont-ils pour lui? Des Irlandais catholiques, il est protestant. Que lui importe donc si la plus grande partie d'eux n'atteint pas les côtes de l'Amérique? Que lui importe si l'espace qu'il leur a destiné dans son vaisseau n'est pas suffisant? Que lui importe si les aliments dont il a fait provision ne peuvent suffire à une moitié de ceux qu'il entasse à son bord? Sa bourse n'est-elle pas bien remplie, et si le typhus, le choléra ou mille autres maladies viennent les décimer, n'a-t-il pas devant lui un immense cimetière; comme bien d'autres qui l'ont suivi, il peut dire à chacune de ces victimes qu'on jette dans l'Atlantique; "Si une tombe, un mausolée, était élevée à chacune d'elles, ou n'aurait pas besoin de boussole pour aller dans le Nouveau-Monde."

Tel était le "Boomerang" capitaine Brand, quelques jours avant le moment où nous venons de laisser Madame St.-Aubin. Les communications étaient alors bien difficiles entre l'Acadie et le Canada. C'était donc une belle occasion qui se présentait pour Madame St.-Aubin de se rendre dans ce dernier pays. Là on pouvait correspondre plus facilement avec l'Europe et les États-Unis et qui sait, peut-être avoir des renseignements sur celui auquel, à chaque instant du jour, elle adressait un cuisant souvenir, un pénible regret. Depuis plusieurs jours, Madame St.-Aubin avait mis en vedette toute la petite colonie. Chaque jour des berges prenaient le large et étaient chargées de venir lui annoncer l'approche du vaisseau tant désiré. Bien des heures se passèrent en d'inutiles et inexprimables regrets. Enfin Jean Renoussé vint un matin l'informer que le navire tant désiré était en vue, et lui offrit en même temps de la conduire à son bord.

Il était facile de voir, à l'accablement de cet homme trempé aux muscles d'acier, à son air morne et abattu, combien il lui en coûtait de remplir cette pénible mission.

Il est dur, en effet, de voir disparaître les fruits d'un labeur de chaque jour, de voir s'engloutir les années d'un travail constant et journalier, de revoir à la place de sa demeure des débris et des cendres.

La femme a chez elle un sentiment d'amour et de dévouement qu'on ne sait pas toujours apprécier. Qu'il dut en coûter à Madame St.-Aubin de laisser les endroits qui lui rappelaient de bien doux souvenirs,

d'abandonner ces pauvres gens qui auraient pu se priver du plus essentiel nécessaire plutôt que de la voir s'éloigner; mais lorsqu'elle les vit tous ensemble l'accompagner jusqu'à la barque fatale, qu'elle vit leurs pleurs, que depuis l'aïeul jusqu'au plus petit des enfants, on se pressait pour lui baiser les mains, enfin lorsqu'elle fut embarquée, qu'elle les vit tomber à genoux, oh! alors, un inexprimable sentiment de tristesse et de regrets s'empara d'elle.

Mon Dieu! que deviendraient-ils sur les terres étrangères les pauvres exilés, si vous n'étiez pas là pour les consoler des regrets de la patrie?

Cependant au signal de la petite barque, le navire avait mis en panne... Une passagère de chambre, ah! c'était une nouvelle aubaine pour le capitaine. L'échelle fut immédiatement descendue et avant que de gravir le premier degré, Madame St.-Aubin tendit en pleurant sa main blanche et frêle, à la main rude et calleuse de Jean Renoussé. "Merci, ami, lui dit-elle, pour ce que vous avez fait pour mon enfant et pour moi. Puissiez-vous être heureux autant que vous le méritez, autant surtout que mon cœur le désire."

Celui qui aurait contemplé alors la figure haïe de Jean Renoussé aurait vu ses joues s'inonder de larmes abondantes, et elles n'avaient encore été inondées, bien probablement, que les pluies du ciel et l'eau de la mer. Il remit l'enfant à sa mère, après l'avoir couverte de baisers, puis se jetant aux pieds du capitaine, il le supplia de le prendre lui aussi à son bord. Mais celui-là ne payait pas. Violamment, au milieu des rires et des huées d'une partie de l'équipage, on le rejeta dans la mer, les ris furent lâches et le navire, fin voilier, prit le large. Jean Renoussé, en regagnant la côte dans sa petite embarcation, jeta un regard triste et désespéré sur le vaisseau qui emportait sa bienfaitrice et l'enfant qu'il chérissait tant.

Plusieurs jours se passeront, un vent favorable les conduisit à la pointe Ouest de l'île d'Anticosti.

VI

Si tout paraît tranquille au dehors d'un vaisseau qui se dirige vers sa destination, souvent il n'en est pas ainsi à l'intérieur.

Madame St.-Aubin, avec son enfant, avait été confinée dans une pauvre alcove qu'on se plaisait à appeler emphatiquement "la chambre". Elle n'y fut pas bien longtemps sans ressentir les terribles effets du mal de mer. Ce mal dont nous nous plaignons quelquefois à rire, moissonne pourtant un bon nombre de victimes. Madame St.-Aubin, douée d'une faible santé, dut plus que beaucoup d'autres; en souffrir; malgré le froid du soir, elle fut contrainte de remonter sur le pont, tenant son enfant dans ses bras. On n'imagine pas quelle est la brutalité de quelques marins. Ils paraissent se faire un plaisir de tourmenter ceux qui sont pour ainsi dire sous leur domination. La pauvre femme qui, vu ses malheurs, aurait plutôt mérité la pitié et la compassion, fut en butte elle-même aux plus mauvais traitements. Fatiguée par la maladie, réservant le peu de forces qui lui restaient pour couvrir son enfant et la préserver du froid; elle était loin de croire qu'il y avait auprès d'elle un espèce de tyran, sous forme d'un grand matelot, tenant un sceau plein d'eau: "Madame, lui dit-il, les ordres du Capitaine sont que nous arrosions le pont, changez de côte." À peine s'était-elle éloignée que l'eau versée par le matelot vint presque l'inonder. L'enfant qui

dormait dans ses bras en fut eveillee. Elle alla s'asseoir un peu plus loin, mais les memes menaces lui furent reiterees, suivies de la meme execution.

En vain se plaignit-elle au Capitaine des mauvais traitements qu'on lui faisait endurer; il hochait la tete sans lui repondre; on eut dit que c'etait un parti pris de maltraiter la malheureuse femme. Comme l'a dit Lafontaine: "La raison du plus fort est toujours la meilleure".

La nourriture du bord n'etait pas celle a laquelle Madame St.-Aubin etait accoutumee, comme de raison ordre avait ete donne au cuisinier de ne servir qu'une nourriture ordinaire a la passagere de chambre. Aussi lorsque l'enfant voyait sur la table quelque chose qui flattait son gout, qn'elle en demandait une toute petite part au Capitaine, celui-ci ne l'entendait pas, ce plat etait pour lui. Souffrir pour soi-meme, ce n'est rien pour la mere, mais voir souffrir son enfant et n'etre pas capable de lui donner ce dont elle a besoin, voila la souffrance reelle que ne comprennent que celles qui l'ont ressentie. Dans ces moments la pauvre mere pressait son enfant sur son coeur et priait de toutes ses forces celui a qui nous demandons le pain de chaque jour, secours et protection.

Comme si cette priere devait etre immediatement exaucee elle vit un jour un matelot aux formes athletiques, mais a la figure franche et ouverte, tenant sa casquette sous son bras, qui s'approchait d'elle et lui dit: "Madame, si vous voulez me preter la petite, je vais l'emmener dans la cuisine, O'Brien m'a dit qu'il lui avait prepare un fameux dejeuner." Ce fut avec joie qu'elle lui abandonna son enfant, et peut-etre dut-elle apprehender que le matelot, crainte de faire mal a la petite, en la tenant dans ses bras, ne la laissat choir. Quelle fut la macedoine qu'O'Brien servit a l'enfant? Dieu seul le sait; mais toujours est-il qu'en revenant elle dit a sa mere: "Viens donc, ma bonne maman dans la cuisine, l'homme qui nous y fait la nourriture n'est pas mauvais comme les autre; et je t'assure qu'il m'en avait prepare un bon dejeuner." Peu d'instants apres, O'Brien arriva lui-meme tenant gauchement un pot rempli d'excellent the qu'il destinait a Madame St.-Aubin.

Il etait facile de voir quels efforts il avait faits pour que tout parut net et convenable. Le pot etait depoli par les frictions repetees pour le rendre luisant et ses mains etaient presqu'exemptes de goudron. Le regard de gratitude qu'elle lui adressa en dit plus que ses paroles. Il y a chez les hommes de coeur un langage particulier qui fait qu'ils se devinent et s'entraident au besoin. Le remerciement qu'elle lui exprima lui fit venir les larmes aux yeux. Deux protecteurs etaient maintenant acquis a Madame St.-Aubin. Tom, le fort et robuste matelot et O'Brien le cuisinier. Le premier etait respecte de l'equipage du vaisseau, car il avait dans maintes occasions prouve une force veritablement herculeenne.

Le soir donc du jour dont nous venons de parler, il annonca au souper, qu'il tannerait vive la peau a celui qui oserait encore tourmenter la pauvre Dame Acadienne. Et certes, chacun savait que pour ces sortes de justices sommaires, Tom n'avait jamais manque de tenir sa promesse. Ce fut en consequence de cet avertissement, que si Madame St.-Aubin ne rencontra pas plus de sympathie et de prevenance de la part des gens du vaisseau, du moins ne fut-elle pas autan en butte a leurs mauvais traitements.

Cependant le navire pousse par une forte brise du nord-est etait sorti du golfe et on apercevait deja les Isles du Grand Fleuve.

On était au soir de la troisième journée depuis les incidents que nous venons de rapporter. Le navire avait toujours fait bonne route, car le vent fraîchissant de plus en plus, inclina sur son bord, ses hautes hunes baignaient presque la mer houleuse qui s'élevait en de terribles tourbillons. Mais les malheureux émigrants pressés les uns contre les autres, dans la cale, faisaient d'inutiles efforts pour s'empêcher de se heurter à chaque secousse sur une paroi ou sur l'autre du bâtiment. Les cris de douleur des enfants, les lamentations des femmes, joints au bruit des manœuvres des matelots, l'obscurité et l'infection qui régnaient dans ce cloaque, de plus, les sifflements furieux du vent, les cordages frémissants et palpitants au souffle de la tempête, mais par-dessus tout la nuit qui s'approchait, la nuit avec son triste voile de misère, d'angoisses et d'inquiétudes; et le vaisseau comme frappé d'épouvante refusant d'obéir au gouvernail: telle était la scène qu'offrait le "Boomerang".

Nous étions aux grandes mers de mai; et il était rare qu'à cette époque les belles rives du Saint-Laurent ne fussent pas témoins de quelques sinistres maritimes.

Par l'ordre du Capitaine on avait à peu près cargué toutes les voiles, car le ciel de plus en plus sombre présentait un immense chaos de nuages qui se heurtaient, s'entre déchiraient et se culbutaient. La mer écumait de vagues furieuses, l'horizon se rétrécissant à chaque instant, mais par-dessus tout les ténèbres qui déjà les enveloppaient. Qu'allaient donc devenir les pauvres émigrants.

Ordre fut donné de fermer toutes les écoutilles et de mettre à la cape. Plusieurs fois déjà une mer furieuse était venue retomber sur le pont. Les matelots étaient attachés pour n'être pas emportés. Le Capitaine lui-même, pâle de terreur, avait pris toutes les précautions nécessaires pour sauver sa vie dans un cas de sinistre.

Blottie dans son étroite cabine, pressant avec transport son enfant dans ses bras. Madame St.-Aubin, mourante de frayeur plutôt pour les dangers que courait son enfant que pour elle-même, adressait au ciel de ferventes prières, le suppliant de conserver la vie à la pauvre orpheline. Oh! combien elles dures et amères, les heures de cette terrible nuit, combien elle durent être tristes et désespérantes les pensées de la pauvre femme privée de tout secours, au milieu d'étrangers, dans les horreurs de la tempête.

Elle était au milieu de ses réflexions, peut-être, lorsque l'ouragan redoublant de force et de violence imprima au vaisseau une terrible secousse; les mats craquèrent, un d'eux se rompit... le navire venait de toucher un écueil. D'immenses cris de terreur et de désespoir sortirent de la cale. Ils étaient poussés par les émigrants; c'était une voie d'eau qui venait de se déclarer. Une voie d'eau, une voie d'eau! Qui peut comprendre ce qu'il y a dans ces mots d'avenir et de passé: D'avenir pour celui qui aspire à de longs et d'heureux jours; de passé, pour celui qui regrette et qui pleure.

La mer roulait avec fracas sur les rochers qui se trouvaient à une bien petite distance. Le capitaine avait ordonné de faire jouer les pompes, mais les vagues avaient emporté les quelques matelots qui avaient voulu se mettre à la besogne. Les masses d'eau avaient couché le vaisseau sur son flanc. Il n'y avait plus d'autre moyen, le Capitaine avait fait jeter les chaloupes et avait sauté dans la meilleure avec ses

matelots. Cette lâche et infame conduite lui fut funeste, car à peine s'étaient-ils éloignés de quelques pieds du vaisseau naufragé, que l'embarcation qu'ils montaient chavira.

Cependant le temps s'était un peu éclairci, on commençait à entrevoir une petite lueur vers l'aurore, mais la mer était toujours furieuse. L'eau avait entièrement envahi la cale, aucuns cris, aucunes plaintes ne se faisaient plus entendre; le silence de la mort planait sur les malheureux émigrants. Dieu avait pris pitié d'eux; tous ensemble ils dormaient de l'éternel repos.

Le vent paraissait avoir un peu diminué. Quatre personnes vivantes restaient à bord: c'étaient Madame St.-Aubin et son enfant, Tom et O'Brien.

La cabine qu'occupait Madame St.-Aubin était d'un niveau plus élevé que le fond de la cale où se trouvaient les émigrants; à cette circonstance elle devait de n'avoir pas partagé le sort de ses malheureux compagnons d'infortune.

Les deux matelots avaient toujours persisté à rester attachés aux parois du navire. Au clapotement de l'eau dans la cale, au craquement du vaisseau, ils comprirent bientôt que celui-ci ne pouvait pas tenir longtemps sans se disjoindre entièrement. Ils coupèrent donc les cordes qui les retenaient attachés; O'Brien alla ouvrir l'écotille pour voir s'il pouvait encore être utile à quelques-uns de ses infortunés compatriotes. Mais, vain espoir!

Tous se tenaient fortement embrassés les uns les autres dans une suprême et dernière étreinte; et chaque vague furieuse qui venait frapper le vaisseau, faisait passer par la répercussion, sur la tête des cadavres inanimés les masses d'eau qui les avaient envahis, Tom ouvrit la porte de la cabine, Madame St.-Aubin vivait encore, quoique dans l'eau jusqu'à la ceinture. D'une main, elle se tenait cramponnée à une barre de fer avec toute l'énergie du désespoir, de l'autre elle soutenait son enfant au-dessus de son épaule.

Il était temps que ce secours lui arriva, car défaillante, la force surnaturelle qui l'avait jusqu'alors soutenue, allait l'abandonner. La saisir dans ses bras, la transporter sur le pont avec son enfant, fut pour Tom l'affaire d'un instant; il les attacha solidement après les avoir recouverts de son habit et de quelques lambeaux de voiles. Avec son compagnon, il se mit en devoir de construire un petit radeau. Il est difficile de se figurer les peines inouïes qu'ils éprouvèrent dans l'exécution de ce travail. Pendant ce temps, le navire menaçait de plus en plus de s'ouvrir, l'eau l'enveloppait presque de toutes parts, il n'en restait plus qu'un petit endroit; une minute plus tard, et tout était perdu.

Tom aussitôt attacha Madame St.-Aubin et son enfant sur le petit radeau, en saisit un des cordages, puis une vague immense recouvrit le vaisseau; elle entraîna dans sa fureur tout ce qui était sur le pont. Malheureusement O'Brien ne fut pas assez prompt pour imiter son compagnon, l'abîme s'ouvrit pour lui. Longtemps il lutta avec toute l'énergie que peut donner l'instinct de conservation, il nagea quelque temps pour atteindre le radeau qui, un instant englouti, était revenu péniblement à la surface. Ceux qui étaient sur la frêle embarcation purent suivre d'un œil désespéré les efforts de ce généreux marin pour sauver sa vie, sans qu'ils pussent eux-mêmes lui porter aucun secours.

Enfin ils virent la vague le recouvrir, puis celui-ci revenir a la surface pour etre englouti encore, ils le virent, dis-je reparaitre une troisieme fois, mais une derniere nappe d'eau le recouvrit pour toujours. La mer comptait une victime de plus! Pendant cette scene, un affreux craquement s'etait fait entendre dans la direction du vaisseau, il venait de s'ouvrir. Ses debris et les monceaux de cadavres qu'il contenait entourerent le radeau en un instant. Madame St.-Aubin etait mourante.

Lorsque l'attention de Tom fut un peu detourne de ce navrant spectacle, son oreille exercee de marin l'avertit que la mer se brisait a une bien faible distance d'eux sur les rochers de la cote: "Courage," dit-il a Madame St.-Aubin, "courage" pour vous et votre chere petite enfant, dans peu d'instant "nous toucherons la terre." Ces quelques paroles ranimerent la malheureuse femme. La mer etait encore grosse et houleuse, mais le vent diminuait sensiblement et le jour commencait a poindre. Dans un eclairci, ils apercurerent a quelques centaines de pas d'eux, les rochers d'un cap, et ce cap c'etait le "Cap au Diable" d'aujourd'hui. Cette vue ranima leur espoir. Ce qui se passa de temps avant qu'ils y parvinssent fut de peu de duree, mais Dieu sait ce qu'endurerent les malheureuses victimes du naufrage pendant ce court trajet.

Ils etaient a la veille de toucher le rivage, lorsqu'une mer plus haute, plus furieuse encore que toutes les autres, jeta violemment le radeau sur un ecueil a fleur d'eau et le mit en pieces. Il y eut un dernier cri d'angoisse parti du sein de Madame St.-Aubin, elle fut lancee a l'eau; Tom s'y precipita aussitot pour la secourir et, l'enlacant dans ses bras, il nagea avec elle vers le rivage. Quelques instants apres, on eut pu voir, gisant sur la plage, le cadavre du pauvre matelot dont la tete avait ete brisee sur un rocher, en preservant Madame St.-Aubin. A quelques pas plus loin, le corps inanime de celle-ci, tandis que les restes du radeau emportant l'enfant mourante allaient aborder dans une petite anse un peu plus eloignee.

VII

On a souvent parle de la beaute de nos fleuves et de nos rivieres. Beaucoup de voyageurs, qui les ont visites, proclament hautement qu'il n'est peut-etre pas de pays au monde qui en soient si richement dote?

Parmi les rivieres qui font, avec raison, l'admiration des etrangers, est celle du St. Maurice, qui vient avec ses trois grandes bouches parsemees d'ilot, se jeter dans le fleuve. Elle est belle surtout lorsque vous la contemplez a quelques lieues des Trois-Rivieres; quand ses eaux limpides et profondes, apres s'etre voluptueusement roulees sur leur lit recouvert d'un beau sable, sur des roches polies et mousseuses; qu'elles se sont tordues et allongees dans les etroits defiles, et qu'elles viennent complaisamment se precipiter de hauteurs considerables pour former la belle chute de Shawinigan. Comme ces immenses monstres marins, qui se jouent avec plaisir a la surface de l'eau, se plongent, se replongent dans la profondeur des mers, pour reparaitre, un instant apres plus brillants qu'auparavant.

Sur un charmant plateau, presqu'au pied de la chute, vous pouvez la contempler dans toute sa splendeur! Les beaux arbres de la rive, l'arc-en-ciel que les rayons du soleil font eclorre dans le brouillard qui s'eleve de l'abime, le chant des oiseaux, tout enfin presente un coup d'oeil vraiment admirable!

Un des derniers soirs des beaux jours de mai, on eut pu voir sur le plateau, dont nous venons de parler, quatre a cinq cabanes de sauvages qui s'y etaient elevees deja depuis quelques jours. Dans chacune d'elles, les femmes etaient hardiment a l'ouvrage, on confectionnait des corbeilles d'ecorce aux couleurs brillantes et variees; on remarquait aussi beaucoup de pelleteries, soigneusement preparees, il etait evident que la chasse de l'hiver avait ete bonne. Les hommes, nonchalamment etendus sur l'herbe, conversaient en fumant le calumet; quelques enfants, aux petits yeux noirs et vifs, mais aux muscles forts et vigoureux jouaient a quelques pas plus loin. Les chiens couches, ca et la dormaient paresseusement dans une pleine et entiere quietude. Aux portes des cabanes, des marmites bouillottaient sur de bons feux, on sentait les aromes de quelques pieces de venaison qui cuisaient pour le repas du soir. Un peu plus loin, un petit groupe de jeunes filles preparaient des ornements de toilette. Il etait clair qu'on avait en vue une fete ou quelqu'evenement qui n'etait pas ordinaire.

Parmi elles, on eut pu remarquer une jeune indienne, du moins elle en portait le costume, qui confectionnait ses ornements avec un gout et une delicatesses plus exquis que ses compagnes. En l'examinant de plus pres, on eut ete bien surpris de voir sous sa pittoresque coiffure, de longs et soyeux cheveux blonds. Son teint etait un peu hale, mais ses joues n'etaient pas saillantes comme celles des autres jeunes filles qui l'entouraient. Ses beaux yeux bleus etaient d'une douceur ineffable. Evidemment, il n'y avait chez elle aucun sang sauvage.

Quand elle eut terminee son ouvrage, elle s'approcha d'un des chasseurs qui causait avec ses camarades, puis lui mettant amicalement et familièrement la main sur l'epaule, elle lui dit: "Quand donc, mon ami, nous rendrons-nous aux Trois-Rivieres? Il me tarde de voir toutes les belles choses dont tu m'as parle." Celui a qui elle adressait ces paroles, lui repondit avec amour: "Demain, ma fille, lorsque la premiere etoile du matin brillera, nous serons dans nos canots et en route; et le soleil ne sera pas encore haut lorsque nous serons débarques." Puis la joyeuse jeune fille retourna gaiement annoncer a ses compagnes la bonne nouvelle et toutes ensemble elles manifesterent une joie eclatante.

"D'ou vient donc, dit un des sauvages a celui auquel la jeune fille venait de parler, d'ou vient donc l'amour et l'amitie que ta femme et toi, vous portez a cet enfant?" Celui-ci reprit: "Ah! c'est une longue et triste histoire, je la connais depuis longtemps cette chere petite, et l'ai, pour ainsi dire, vu naitre, et toi, mon frere, si tu peux parcourir les bois a cote de Jean Renousse, lui presser les mains et le voir chasser avec toi, c'est a ses parents que tu le dois, car ils l'ont bien souvent empeche de mourir de faim quand il etait jeune. Qu'il me suffise de te dire, pour le moment, que j'ai cru l'avoir perdue pour toujours. Ses parents habitaient autrefois l'Acadie je demeurais aupres d'eux; son pere lui fut un jour violemment arrache, toutes leurs proprietes furent brulees, sa mere fut contrainte de se sauver avec les autres dans les bois, ce que souffrirent la mere et l'enfant, qui n'etaient pas habitues a la vie que nous menons, je ne puis te le dire. Au printemps, sa mere resolut de venir ici en Canada. Elle pensait qu'il lui serait beaucoup plus facile, dans cet endroit, d'avoir des nouvelles du batiment qui avait emmene son mari. Elle partit donc avec son enfant et ce fut moi qui les conduisis a bord. Je demandai comme une faveur de me laisser prendre place parmi l'equipage, m'offrant de me rendre utile autant que je le pourrais. Ma demande fut accueillie par les huees du capitaine et des matelots; brutalement on me rejeta dans ma berge. Longtemps je suivis le navire des yeux, ne sachant si je devais essayer

de le suivre; mais enfin triste et decourage je regagnai la terre. Desormais seul et abandonne de tous ceux que j'avais aimees, je me trouvai pris d'un indicible ennui et d'un profond sentiment de decouragement. Mais il fallait sortir de cette position; je pris mon fusil, j'avais une ample provision de munitions, et accompagne du pauvre vieux chien que tu vois la, je m'enfoncai dans les bois."

"Ou allais-je, je n'en savais rien. Je marchai pendant bien des jours, je traversai une grande etendue de forets, enfin j'arrivai un soir sur le bord du fleuve, je ne savais ou j'etais. En examinant l'endroit de tous cotes, j'aperçus une petite fumee qui s'elevait a quelque distance; en m'en approchant je reconnus quelques cabanes de nos freres sauvages, ou on m'accueillit volontiers. Ils allaient passer l'hiver a faire la chasse dans le Saguenay; ne sachant moi-meme que faire, ni ou tourner la tete, je leur demandai de vouloir bien me donner place dans leurs canots. Ils y consentirent avec plaisir. Nous partimes donc le lendemain matin, et quoique la distance fut grande, nous mimes peu de temps a traverser le fleuve, nous remontames le Saguenay, et de la nous gagnames les bois. Le gibier etait tres-abondant, nous fimes bonne chasse tout l'hiver."

"Un jour qu'accompagne de Phedor, j'avais parcouru une tres-grande distance pour visiter mes trappes, j'avais tout en marchant chasse ca et la, et je me trouvai trop loin pour retourner au campe; il fallut donc me construire un abri et je me mis a la besogne. Depuis a bonne heure dans la journee le chien avait disparu, et je commençais a craindre qu'il n'eut ete etrange par quelque ours, lorsque tout-a-coup il fondit sur moi comme un coup de vent, il jappait, sautait, courait et reprenait toujours la meme direction dans sa folle gaite, jamais je ne l'avais vu si joyeux. Certainement quelque chose d'extraordinaire se passait. Je saisis mon fusil, et m'elancai sur ses traces. Comme pour m'encourager ou s'assurer peut-etre si je le suivais, il revenait quelquefois sur ses pas, recommençait son meme manege et reprenait toujours sa meme direction. La nuit etait venue, mais la lune etait brillante. Enfin il commençait a se faire tard et j'etais fatigue."

"J'allais, tout en pestant contre ma folie d'avoir suivi le chien si loin, me preparer un nouvel abri, lorsque j'aperçus au travers des arbres un lac d'une assez grande etendue. Je resolus de m'y rendre. Grande fut ma surprise de voir trois cabanes sauvages reposant sur les bords."

"Je m'approchai avec precaution, craignant qu'ils ne fussent des ennemis, mais je ne tardai pas a m'apercevoir qu'ils etaient une tribu amie. L'intelligent animal courait toujours devant moi. J'entrai dans la hutte ou je l'avais vu s'enfoncer. La une enfant chaudement enveloppee dans d'epaisses couvertes, dormait sur un bon lit de sapins; une jeune fille etait occupee avec sa mere a preparer des peaux, mais son travail ne l'empechait pas de jeter, de temps a autre, un coup d'oeil de sollicitude sur l'enfant. Un bon feu brillait au milieu de l'enceinte, et le pere dormait dans le fond. Ma brusque apparition l'eveilla et tous trois pousserent ensemble un wah! de surprise. Je tendis la main au pere pour lui demander l'hospitalite, elle me fut accordee de tout coeur. Je pris donc place aupres du feu et leur racontai par quelle aventure je m'etais rendu jusque la."

"Cependant les allures de Phedor m'intriguaient vivement. Couche aupres de l'enfant, bien qu'il en eut a plusieurs reprises ete repousse, il y revenait incessamment, lui lechant la figure et les mains. L'enfant

soudainement eveillee s'assit toute droite sur sa couche, la lueur eclara son visage. Je poussai un cri et m'elancai vers elle; je la pris dans mes bras et l'embrassai avec transports, puis la couvris de mes larmes. J'avais reconnu ma petite Hermine, l'enfant de mon ancien bienfaiteur. Ne comprenant rien a cette conduite, mes trois hotes s'etaient leves spontanement; mais leur surprise fut encore plus grande, lorsqu'ils virent la petite me passer familièrement les mains dans la figure, chose qu'elle me faisait autrefois quand je lui avais fait plaisir, la chere enfant m'avait reconnu elle aussi. Je m'empressai alors de leur raconter en quelques mots notre histoire, et demandai par quelle aventure l'enfant se trouvait au milieu d'eux.

"Ce fut la jeune fille qui m'apprit qu'etant un soir campee sur le bord de la mer, aupres d'un endroit qu'ils appelaient Kamouraska, elle avait apercu un matin, le lendemain d'une terrible tempete, le printemps precedent, la pauvre enfant attachee sur deux morceaux de bois. Qu'elle s'etait alors jetee a la nage et l'avait ramene au rivage. Que rendue dans la cabane, elle s'etait apercue que la pauvre petite respirait encore. Elle l'avait alors enveloppee dans de bien chaudes couvertes, a force de soins et avec le concours de la famille ils etaient parvenus a la ranimer; en ouvrant les yeux elle avait demande sa mere et parut effrayee de voir ces figures etranges, mais qu'elle n'avait pas tarde de s'y habituer."

"Helas! sa pauvre mere, ajouta la jeune fille, elle etait perie dans le naufrage du vaisseau, car la plage etait couverte de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants. Qu'alors elle avait adoptee comme la sienne propre, cette pauvre enfant Cette jeune fille dont je te parle, il y a huit ans qu'elle est ma femme, et voila pourquoi, camarade, dit Jean Renousse en se levant, voila pourquoi nous l'aimons comme si elle etait notre fille. Mais, ajouta-t-il, il en est temps, allons souper."

Alors toutes les familles se reunirent, en formant un rond; chacune d'elles apporta la marmite; tout le monde pouvait puiser avec la micoine, sans s'occuper si c'etait dans la science, et lorsque celle-ci manquait, ou se servait de la fourchette naturelle. Si quelqu'un avait ose demander si tous s'etaient lave les mains, on lui aurait repondu par des huees et des eclats de rire.

Quoiqu'il en soit, Jean Renousse tint parole, car le lendemain il etait beau de voir la petite flottille, composee de legers canots d'ecorces, descendant les uns a la file des autres le St.-Maurice. C'etait un magnifique matin, le temps etait calme et pur, l'air etait embaume de fleurs des bois qui commençaient a s'epanouir. On voguait silencieusement, lorsque tout-a-coup la voix d'un sauvage domina le chant des oiseaux de l'une et l'autre rive; mais son chant n'etait pas ces anciens cris de guerre que nos peres entendaient, lorsque des tribus sanguinaires venaient les attaquer, pour s'exciter entre elles au meurtre et au carnage. Mais la voix sonore du chantre respirait un sentiment de douceur ineffable. Il y avait aussi quelque chose dans ses paroles qui ressentait la bienfaisante et divine influence que le Christianisme exerce sur ces peuples autrefois si ferores. En quoi consistait-il ce chant? c'etait une priere qu'on adressait a Marie, c'etait la priere du matin, et chaque canot faisait chorus a la voix du premier chantre; et les echos de la rive se renvoyaient les uns aux autres ces chants bizarres, sauvages et capricieux, qui n'avaient peut-etre rien de bien melodieux, mais qui devaient monter vers les cieus comme un parfum d'encens et d'ambrosie.

Pendant ce temps on pesait sur l'aviron, le léger canot volait sur les eaux et bientôt ou arriva a Trois-Rivieres.

Cette charmante petite ville n'avait pas alors l'aspect que l'industrie lui a donne depuis; c'etait un ravissant petit village compose de jolies maisons. Chacune des habitations etait entouree d'un verger et d'un jardin potager. Dans le temps ou nous parlons, a cause des faciles communications qu'elle avait parla riviere Matawin avec Ottawa, elle etait un des postes les plus importants pour le commerce de pelleteries.

Depuis quelques annees, un homme qu'on aurait pu dire jeune encore par l'age, mais d'apres l'apparence, vieilli par le malheur, etait venu s'y etablir; c'etait un commercant qu'on disait deja riche. Reconnu par tous et jouissant d'une reputation d'une grande probite et d'honneur, tout le monde reposait en lui la plus grande confiance. Son commerce avec les sauvages avait pris une telle extension, qu'il excitait presque la jalousie des maisons rivales, engagees dans la meme ligne. Cependant sa conduite avait toujours ete si honorable, que jamais un sentiment de malveillance n'avait pu etre exprime contre lui.

Souvent on l'avait vu, triste et abattu, verser des larmes abondantes, lorsqu'il se croyait seul et hors de la vue. Peu communicatif, on sentait qu'il devait y avoir en lui-meme un foyer de douleurs qui avait fait blanchir ses cheveux; mais personne n'attribuait ces rides aux remords qui laissent toujours ces empreintes. Le nom de cet homme, nous le devinons; c'etait M. St.-Aubin.

Et si nous ne craignons de fatiguer nos lecteurs par trop de citations, nous nous permettrions encore de leur dire que le vaisseau dans lequel il avait ete embarque fut un de ceux qui essayerent d'aller aborder sur les bords de la Caroline du Nord, mais dont les habitants les repousserent. Il fut un de ceux qui chercherent a prendre terre dans cet etat ou le gouverneur leur proposa de s'etablir comme esclaves. Laissons encore une fois parler la voix eloquente de M. Rameau:

"Ce fut une triste et deplorable odyssee que celle de ces malheureux enleves subitement a la paix de la vie domestique pour subir toutes les horreurs de la guerre la plus violente et le bouleversement de leur fortune, de leurs affections. Jetes sur les vaisseaux; dans l'anxiete d'un avenir inconnu, ils n'avaient meme pas, pour se consoler l'espoir, le reve de la patrie: car derriere eux, l'incendie, la ruine, la dispersion generale, avaient detruit la patrie; il n'y avait plus d'Acadie! et cinq ans apres, on ne pouvait plus reconnaitre le pays ou avaient fleuri leurs villages."

"Diriges sur les colonies anglaises, il se trouva qu'elles n'avaient point ete prevenues de cette transportation; et dans plusieurs endroits on eut l'inhumanite de ne point les accueillir sur la cote. C'est ainsi que 1500 de ces malheureux furent repousses en Virginie, et cet exemple eut des imitateurs dans une partie de la Caroline. 450 hommes, femmes et enfants destinees a la Pennsylvanie, echouerent pres de Philadelphie; le gouvernement de cette colonie n'eut pas honte, pour se degrever des secours necessaires a ces malheureux naufrages, de chercher a les faire vendre comme esclaves; les Acadiens s'y opposerent avec une energique indignation, et ce projet n'eut pas de suite. Mais cette bassesse de coeur couronna dignement la conduite des colonies anglaises, dans toute cette affaire. Ailleurs de la ruine des Acadiens, heritiers avides de leur spoliation, les Americains eurent l'impudeur de leur refuser le secours et meme les egards dus au malheur. Ces evenements, si tristes

qu'ils puissent être, sont d'une importance historique bien secondaire sans doute; mais il ne méritent pas moins de fixer notre attention, car rien n'est plus fécond en justes enseignements que ces actions très-simples de la vie commune, où les peuples et les hommes se révèlent pour ainsi dire en déshabille, sans que ni passion ni apprêts, les mettent hors de leur naturel; on y trouve peut-être sur les sociétés et sur les individus, des données plus exactes que dans la solennité des grands faits historiques; et si on étudie toute la suite de l'histoire des États-Unis, on se convaincra facilement en effet combien le caractère de cette nation manque généralement de générosité et de grandeur:

"Cependant les commandants des navires qui portaient les prisonniers étaient fort embarrassés, et les infortunes Acadiens ainsi repoussés de tous les rivages et ballottés sur la mer, ne savaient où il leur serait possible d'aller souffrir et mourir. Quelle situation pour de pauvres pères de famille, cultivateurs aisés et paisibles, qui n'avaient jamais quitté leurs villages, où ils vivaient encore heureux la veille, jetés maintenant au milieu de l'Océan, seuls, dénués de tout, entourés d'ennemis, sans avenir et sans espoir! On dit que quelques-uns, dans cette triste extrémité, se rendirent maîtres de leurs bâtiments et se réfugièrent sur les côtes sud d'Acadie ou dans les îles du golfe St. Laurent; mais il est certain que le plus grand nombre fut ramené des côtes d'Amérique en Angleterre où ils furent retenus prisonniers à Bristol et à Exeter jusqu'à la fin de la guerre."

Transféré en Angleterre, M. St.-Aubin y endura toutes les souffrances physiques et morales qu'un homme peut éprouver. Dénué de tout, les privations qu'il endura pendant quelque temps, n'étaient pourtant rien en comparaison de ce qu'il ressentait au souvenir constant de sa femme et de son enfant. Il put un bon jour, grâce au secours d'un ami qu'il rencontra providentiellement, obtenir la permission de revenir en Amérique. Ce fut en qualité de matelot qu'il traversa dans un navire, se dirigeant vers Boston. Le trajet qu'il lui restait à faire était bien long, et certes le salaire d'un pauvre matelot était loin d'être suffisant pour subvenir aux frais d'un voyage qui devait le conduire de là à son ancienne colonie, où il espérait retrouver sa femme et son enfant. Il l'entreprit cependant, marchant autant que ses forces pouvaient le lui permettre, de temps à autre, louant une pauvre bergée de pêcheur et se faisant conduire d'une distance à l'autre. Combien le trajet lui parut long. Mais revoir les objets chers dont il avait été séparé depuis déjà 18 mois; cette seule pensée lui donnait des nouvelles forces. Enfin il arriva, un soir, à l'endroit où était sa demeure, mais, hélas! quelle poignante déception! il n'y avait plus que des ruines. Un étranger à la tête d'un bon nombre d'ouvriers s'occupait à faire reconstruire de nouvelles habitations, car désormais le poste lui appartenait.

Et sa femme! sa femme et son enfant! qu'étaient-elles devenues? Ce fut là qu'on lui apprit le nom du bâtiment dans lequel elles s'étaient embarquées pour le Canada. Il s'empressa de se rendre dans ce pays pour tâcher de les y joindre; mais en y arrivant, il apprit le désastre du "Boomerang", et que la seule personne survivante du naufrage, était une pauvre misérable folle qui vivait de la charité publique. Rien ne pouvait, d'après les renseignements qu'il put obtenir, lui fournir aucune trace du sort de son épouse et de son enfant; indubitablement elles devaient avoir eu la destinée des autres naufragés. Atterré, comme on le suppose; par ces terribles détails, M. St.-Aubin, trouva dans la religion quelques consolations, et en lui-même un reste d'énergie. A

force de travail, de soins et d'economie, il avait reussi a fonder, aux Trois-Rivieres, endroit qu'il avait choisi a cause de son isolement et du genre de commerce qu'on y faisait, une maison deja florissante au moment ou nous parlons. Ce lieu, d'ailleurs, convenait a sa tristesse.

Telle etait sa position le matin du jour ou les canots sauvages vinrent y aborder.

Inutile de dire que les toilettes etaient faites. Chaque indienne etait dans ses plus beaux atours, et les sauvages eux-memes avaient revetu leurs plus brillants costumes. Tout naturellement on se dirigea vers la maison de M. St.-Aubin pour lui offrir les fourrures. Mais la plus pressee, la plus 'joyeuse et la plus desireuse de voir un magasin avec les richesses qu'il etale, c'etait on le devine, c'etait Hermine. Jean Renousse lui avait raconte des choses si merveilleuses qu'on voit dans un magasin. Aussi entra-t-elle avec empressement et une naive curiosite, avec les autres indiens dans celui de M. St.-Aubin. Mais son ami, comme on appelait Jean Renousse, n'avait pu les suivre immediatement. Les pelleteries furent exhibees et soigneusement examinees par M. St.-Aubin et ses employes. Les prix furent, fixes, les marches conclus, il ne s'agissait plus que des echanges; pour, ceux d'entre les sauvages qui avaient besoin d'effets. Comme on le pense bien, chacune des femmes indiennes s'empressa de choisir les etoffes aux couleurs les plus brillantes.

Mais une jeune fille, toutefois, se tenait un peu a l'ecart, M. St.-Aubin le remarqua.

--Pourquoi donc, lui dit-il, ma petite soeur ne vient-elle pas aussi prendre quelques-uns de ces jolis draps? Ne lui conviennent-ils pas ou prefere-t-elle de l'argent?

--C'est, repondit la jeune fille a laquelle, il s'adressait que mon ami n'est pas arrive et, que ma grande soeur, attend qu'il soit ici pour les choisir lui-meme. Il est si bon pour nous que nous craignons de faire quelque chose qu'il n'aimerait pas.

--Mais, dit M. St.-Aubin, en la regardant plus attentivement, tu n'es pas une fille d'un sang indien; je le vois a tes yeux, a tes traits et a ton teint. C'est beau, ma soeur, ajouta-t-il, en s'adressant a la femme de Jean Renousse, d'avoir pris soin de cette enfant qui parait tant l'aimer; sans doute que tu l'auras recueillie dans quelque pauvre famille denuee de tout.

Puis il s'eloigna sans attendre la reponse pour aller servir quelques commandes.

La jeune fille s'approcha du comptoir, elle examina quelques marchandises.

--Oh! c'est beau, bien beau, monsieur, ce que vous vendez la.

--Oui, mon enfant, lui repondit-il, en la regardant encore fixement; on eut dit que ses traits lui rappelaient quelques douloureux souvenirs.

--De quelle paroisse etaient tes parents, petite? lui dit-il.

--Mes parents, lui repondit-elle, avec une douce empreinte de tristesse, je ne les ai presque pas connus, ils n'etaient pas de ce pays-ci, ils

demeuraient autrefois dans l'Acadie.

--Et que sont-ils devenus? demanda M. St.-Aubin, emu a ce seul nom.

--Ils sont morts, lui repondit-elle.

--Pauvre enfant, dit celui-ci, en essuyant, deux larmes qui roulaient sur ses joues, et il retourna dans un autre endroit du magasin.

Un instant apres il revint; on eut dit qu'il y avait un sentiment instinctif qui le ramenait aupres d'elle. Peut-etre aussi pensa-t-il en lui-meme, cette jeune fille a-t-elle ete une des victimes des malheurs qui sont venus fondre sur mes malheureux compatriotes.

--Et moi aussi je suis de l'Acadie; est-ce que celui que tu appelles ton ami est natif de cet endroit?

--Oui, repondit la jeune fille, du plus loin que mon souvenir peut se reporter, il me semble encore le revoir;

--Et quel est donc son nom?

--Il s'appelle Jean Renousse.

--Jean Renousse? repeta M. St.-Aubin en palissant.

--Et toi quel est donc ton nom?

--Hermine, repondit la jeune fille.

--Hermine! repeta M. St.-Aubin, en s'eloignant; mais non, non,, c'est impossible. Oh! ta Providence ne peut ainsi se jouer du coeur des hommes.

Il revint, aupres de la jeune fille.

--Mais ou donc se trouve-t-il, que je le voie et lui parle?

--Le, voici qui entre, dit Hermine.

Effectivement! en entrant, Jean Renousse reconnut M. St.-Aubin.

--M. St.-Aubin!

--Jean Renousse!

Telles furent les seules paroles qu'ils purent dire, et ils tomberent dans les bras l'un de l'autre.

Alors Jean 'Renousse poussa la jeune fille vers M. St.-Aubin en s'ecriant: "Chere enfant, embrasse ton pere." En entendant ces paroles, celui-ci sentit comme un ocean de joie et de bonheur, depuis longtemps inconnu, l'inonder tout entier, et chancelant comme un homme ivre, il alla s'affaisser dans un fauteuil qu'on lui presenta. Mais rarement les secousses de la joie inesperee, qu'on eprouve soudainement, produisent de facheux resultats, aussi, grace aux soins qu'on lui prodigua, fut-il bientot remis.

En ouvrant les yeux, il vit tout autour du lui les figures de ces bons

sauvages inondees de larmes, et il sentit sur ses joues les baisers brulants de son enfant. Enfin aux pleurs succederent la joie et le bonheur. Toute la petite tribu qui avait adoptee Hermine comme une des leurs, qui lui avait montre toute espece de bontes et de prevenances, fut invitee a une grande fete.

Apres le repas, M. St.-Aubin distribua a chacun des hommes et des femmes de riches presents; de sorte que, outre la satisfaction d'avoir fait une bonne action, ils partirent enchantes de la munificence de leur hote. Jean Renousse et sa femme ne purent se decider a abandonner leur enfant. Desormais, d'ailleurs, leur place etait marquee pour toujours a cote de M. St.-Aubin et d'Hermine.

VIII

Mais il est temps que nous revenions a Madame St.-Aubin. Comme nous l'avons dit deja, elle fut recueillie en touchant le rivage par un pauvre pecheur qui la transporta, plus morte que vive, dans sa cabane. Les soins intelligents et prolonges qu'ils lui donneront, la rappelerent a la vie. Mais sa raison avait ete ebranlee par les terribles evenements que nous avons rapportes.

Elle fut longtemps avant, que de pouvoir se remettre des commotions qu'elle avait eprouvees. Souvent dans la journee et meme la nuit elle echappait aux mains des braves gens qui l'avait recueillie, s'elancait vers la plage, puis alors dans le silence et les tenebres on entendait une voix demander avec desespero a la vague de lui rendre son enfant. Quelquefois elle l'implorait d'un ton suppliant; ses paroles etaient entrecoupees par moments par des sanglots a fendre l'ame; d'autres fois par des chants! tristes, si plaintifs, qu'on ne pouvait les entendre sans verser des larmes.

Ce spectre que nous avons vu dans le premier chapitre de ce recit, le lecteur le voit; c'etait Madame St.-Aubin.

Plusieurs semaines se passerent ainsi et jamais dans le foyer ou elle etait venue s'asseoir on ne songea a se demander si elle etait une nouvelle charge pour la famille; bien au contraire, le meilleur morceau, et il etait rare qu'il en entra dans cette pauvre cabane, lui etait toujours destine, gaiement on partageait la tranche de pain, laissant a la pauvre dame, comme on appelait Madame St.-Aubin, la meilleure part, et s'il n'y en avait que pour elle, le souper des pauvres gens etait alors remis au lendemain.

Les choses en etaient a cet etat, lorsqu'un lundi soir deux voitures, pesamment chargees, s'arreterent devant la cabane.

En regardant par la fenetre on reconnut deux des plus respectables habitants de l'endroit. Ils frapperent a la porte et entrerent.

Il etait facile de voir que la mission diplomatique dont ils etaient charges n'etait pas aisee a remplir. Il ne s'agissait de rien moins que de faire accepter au pauvre pecheur les presents qu'ils lui apportaient, sans blesser sa susceptibilite et son amour propre. Enfin apres s'etre gratte la tete plusieurs fois, apres bien des tours et des detours l'un d'eux trouva moyen de briser la glace; le sermon que le cure avait fait la veille fournit l'occasion d'entrer dans le sujet. Le bon pretre leur avait longuement parle de charite et les avaient engages, repeterent-ils au pecheur, de la pratiquer comme celui-ci l'avait fait, a l'occasion de

la pauvre femme étrangère, il les avait assuré que s'ils mettaient de côté, la part du bon dieu, ils verraient les bénédictions du ciel se répandre dans leurs maisons et sur leurs champs. Qu'alors ils avaient fait ensemble une tournée et que c'était avec empressement que chacun avait fourni. Tout le monde avait voulu s'associer à la bonne œuvre. Qu'ils apportaient: une ample provision de comestibles de toute sorte et des vêtements. Que de plus une pauvre veuve viendrait prendre soin de la malheureuse folle pour ne pas déranger la femme du pêcheur de son travail, car le filage et l'ouvrage ne lui manquerait pas; et qu'enfin on ferait table commune.

Sans vouloir entendre un seul mot de remerciement, les deux habitants sortirent précipitamment et se mirent à décharger les voitures. Certes ils n'avaient pas trompé le pêcheur; il y avait là, dans ces deux voitures, des provisions de toutes sortes pour plus d'une année.

Belle et sainte coutume que celle des tournées, où nous voyons des hommes honnêtes et laborieux, laisser leurs occupations pour parcourir les maisons et rapporter, un soir, le fruit de leurs quêtes et entendre les bénédictions d'une famille mourante de faim, à laquelle on a apporté

l'abondance et le bonheur.

Madame St.-Aubin passa deux années dans cette demeure où elle avait attiré avec, les bénédictions du ciel une honnête aisance, car la charité des habitants de l'endroit ne s'était pas ralentie un seul instant. Souvent elle fut visitée par le vénérable pasteur et quelques autres personnes notables de l'endroit. Un médecin plus instruit dans l'art de guérir que dans la science des grands mots, lui prodigua; des soins assidus et au bout de ce temps il eut la satisfaction de voir ses peines couronnées de succès.

Une douce et triste résignation succéda, sur la figure de Madame St.-Aubin à son air d'égaré. Ses cheveux avaient considérablement blanchis, et tous ses traits portaient l'empreinte du deuil et de la souffrance.

Pour lui assurer plus de distractions, le pasteur, avec quelques âmes charitables lui louèrent une couple de chambres auprès de l'église. La veuve qui avait été choisie pour la soigner l'accompagna. Là, elle passa environ six années, sinon heureuse, du moins ses douleurs étaient adoucies par la prière, ce baume divin qui cicatrise les plaies du cœur le plus ulcéré. Elle pouvait aussi se livrer aux ouvrages qui lui

apportaient quelques distractions. Et si parfois elle sortait de sa demeure, après les instances du curé et du médecin, elle était certaine de rencontrer toujours des regards et des paroles affectueux, bienveillants et sympathiques de la part de tous ceux qu'elle voyait.

Ainsi s'écoulait sa vie, lorsqu'un matin on vint prévenir le vénérable curé que quatre personnes l'attendaient dans le salon. Ces quatre personnes c'étaient: M. St.-Aubin et son enfant, Jean Renoussé et sa femme.

En effet, depuis que M. St.-Aubin avait retrouvé Hermine, il ne lui restait plus qu'un seul désir, une seule pensée; à présent qu'il avait des détails précis sur l'endroit du naufrage, détails qu'il avait eus par la femme de Jean Renoussé, son plus ardent désir était de visiter la tombe de son épouse, car, peut-être par quelques papiers trouvés sur

elle, aurait-on pu distinguer tombe de celle des autres naufrages.

Les renseignements fournis par la femme de Jean Renousse etaient si precis qu'il n'y avait pas de doute qu'elle avait du etre enterree au pied du cap ou dans le cimetiere du village, et nul n'etait plus a portee de leur donner les informations necessaires que le cure de la place, aussi, etaient-ils venus s'adresser a lui directement. M. St.-Aubin commença par donner son nom au venerable pretre, lui exposa le but de sa visite et lui raconta son histoire.

A mesure qu'il parlait, l'attention du cure se trouvait de plus en plus eveillee. Entraîne par la chaleur du recit, ce ne fut que quand il eut fini de parler que M. St.-Aubin s'aperçut: de l'emotion extraordinaire de celui qui l'ecoutait et qu'il vit des larmes couler de ses yeux.

--M. St.-Aubin, repetait le bon pretre, comme se parlant a lui-meme: Oh! mon Dieu! mon Dieu! serait-il possible?

Puis dominant son emotion:

--Une femme, dit-il, d'une condition qui n'est pas ordinaire, est aujourd'hui la seule survivante du naufrage du "Boomerang"

Et cette femme est une dame acadienne.

--Une dame acadienne! repeta M. St.-Aubin en se levant d'un mouvement tout automatique; puis pale comme un mort:

--Son nom, monsieur, son nom, dit-il en tremblant.

Alors le cure redevenu maitre de lui, et calculant l'effet terrible que ses paroles pouvaient avoir sur les acteurs de cette scene; voyant toutes les angoisses peintes sur la figure de son interlocuteur, et craignant que la secousse ne fut trop forte: car par son histoire et celle de son enfant il avait reconnu le mari et l'enfant de Madame St.-Aubin.

--Son nom, repeta-t-il, en se fermant les yeux, comme s'il eut craint l'effet qu'il allait produire en le donnant. Lorsqu'il les ouvrit, les quatre etrangers etaient a ses genoux et l'imploraient en pleurant et demandant son nom, son nom!

--Son nom, reprit le pretre, vous l'avez nomme en vous nommant; c'est celui que vous portez, et cette femme, M. St.-Aubin, c'est..... c'est la mere de votre enfant, c'est votre epouse!...

Un cri s'echappa de toutes les poitrines!

--Ou est-elle! Ou est-elle!

Ce fut avec peine qu'il reussit a les calmer et a leur faire comprendre qu'il fallait apporter de grands menagements en annonçant a Madame St.-Aubin le bonheur inespere qui l'attendait. Le bon cure se chargea de cette mission et il fut convenu qu'on entrerait dans la maison qu'a un signal convenu et que le bonheur ne viendrait que par gradations, qu'elle verrait d'abord Jean Renousse et son epouse, puis a un autre signal, son mari et son enfant.

La matinee etait magnifique, l'air etait frais et embaume, les portes et

les fenetres de la maison de Madame St.-Aubin etaient ouvertes et les torrents de lumiere joints aux chants des oiseaux qui jouaient dans les buissons voisins, inondaient cette demeure, lorsqu'il s'y presenta.

En apercevant le pasteur, Madame St.-Aubin l'accueillit par un sourire tout amical et lui presenta un siege. On eut dit facilement a l'eclat des yeux du pretre, a son agitation, a sa figure ordinairement calme et sereine et ou maintenant une joie et un bonheur indicibles rayonnaient presque sur chacun de ses traits, on eut dit qu'il y avait chez lui quelque chose d'extraordinaire qui s'y passait.

Apres s'etre informe de la sante de la dame, il continua avec une insouciance affectee:

--Madame, a ma messe de ce matin, j'ai rendu grace a Dieu de tout coeur, en voyant deux personnes dans l'eglise qui assistaient au saint sacrifice et priaient avec recueillement et ferveur: c'etaient celle pauvre veuve Deuil et son fils. Celui-ci etait parti depuis bien des annees pour des voyages perilleux. Jamais elle n'en avait entendu parler elle le croyait mort depuis longtemps, lorsqu'hier il est arrive, lui apportant une jolie somme d'argent qui leur permettra de vivre dans l'aisance. Tous deux ce matin ils venaient remercier Dieu.

--Heureuse mere, dit Madame St.-Aubin, et un profond soupir souleva sa poitrine.

--Eh! madame, reprit-il, j'ai depuis pense a vous a vos malheurs et je me suis dit que Dieu pourrait bien a vous aussi rendre ce que vous croyez avoir perdu.

--Oh! monsieur, monsieur, dit-elle, et ses yeux s'inonderent en larmes. Je n'espere plus de bonheur sur la terre, que celui qu'apres Dieu, vous et la charite m'avez fait. Revoir ceux que j'ai perdus, oh! non, c'est impossible.

Et ses larmes redoublerent.

--Il y a longtemps deja qu'ils dorment dans le tombeau.

--Mais, reprit le cure, il donnait bien, lui aussi, dans le tombeau, Lazare, lorsque Dieu le rendit a ses soeurs! Il avait tout perdu, lui aussi, le saint homme Job, lorsque Dieu lui rendit avec usure ce qu'il croyait, perdu pour toujours.

--Oh! par grace, monsieur, dit la pauvre femme en sanglotant; par grace, ne me faites pas esperer, le reveil serait trop terrible. Ou, reprit-elle avec exaltation, avez-vous quelques nouvelles de mon mari? S'il en est ainsi, ajouta-t-elle joignant les mains, par pitie et au nom de ce que vous avez de plus cher, dites-le moi sans me faire attendre plus longtemps.

--Madame, il serait mal a vous de douter de la toute puissance et de la bonte de Dieu. La vie pour vous a ete comme un de ces jours ou le soleil se leve radieux et brillant pendant quelques instants, puis de sombres nuages viennent en cacher l'eclat pendant quelque temps; apres les avoir dissipes, vous voyez l'astre du jour reparaitre plus brillant qu'auparavant. Peut-etre, madame, votre vie en est-elle a cette derniere phase et les ombres epaisses qui l'ont obscurcie vont-ils se dissiper comme le soleil dissipe les nuages.

Madame St.-Aubin se precipita a ses genoux:

--Grace, grace, dit-elle, pour l'amour de Dieu, si vous savez quelque chose de mon mari ou de mon enfant, dites-le moi, dites-le moi tout de suite.

Le pretre la releva avec bonte.

--Ce n'est pas moi, lui dit-il, qui va vous donner ces renseignements, mais c'est un sauvage et sa femme que je viens de rencontrer; ils vous cherchaient. Leur permettez-vous d'entrer?

Au signal convenu, Jean Renousse et sa femme s'avancerent dans la chambre, Madame St.-Aubin le reconnut, elle courut a lui et lui pressant les mains fortement:

--Est-il possible, Jean, lui dit-elle, que vous m'apportiez des nouvelles de mon mari ou de mon enfant!

--De l'un et de l'autre, repondit celui-ci d'une voix tremblante d'emoions. Mais d'abord, Madame, remettez-vous un pu, car la joie et le bonheur peuvent quelquefois etre fatals; c'est a ma femme de commencer le recit.

--Oh! parlez, parlez, dit Madame St.-Aubin en s'adressant a l'indienne, voyez comme je suis calme a present. Et ses membres tremblaient, en disant cela, d'un mouvement convulsif.

Alors l'indienne lui raconta comment l'enfant avait ete sauvee du naufrage, comment elle avait ete reconnue par Jean Renousse, et comment ils en avaient pris soin.

--Et mon enfant, ma chere petite enfant, puisqu'elle n'est pas dans vos bras, elle est donc m..... elle n'osa achever.

--Elle est vivante, madame, reprit la voix emue du pretre, elle est dans les bras de son pere, et les voila tous deux qui viennent se jeter dans les votres.

A ces mots, M. St.-Aubin et Hermine se precipiterent l'un dans les bras de son epouse, l'autre dans les bras de sa mere.

Le pretre avait compris que prolonger plus longtemps cette scene d'attente eut ete dangereux pour la raison de Madame St.-Aubin. Depeindre les impressions des acteurs et des spectateurs de cette scene serait les affaiblir dans le coeur de nos lecteurs.

Quelques jours apres ces evenements, on voyait M. St.-Aubin avec sa famille, Jean Renousse et sa femme, entrer dans la chaumiere du pauvre pecheur qui avait recueilli Madame St.-Aubin, et lorsqu'ils en sortirent, la figure des pauvres gens etait baignee de larmes, mais rayonnait de bonheur. Ils avaient desormais plus que l'obole au-dessus du besoin. On alla ensuite visiter l'endroit ou Tom etait enterre; et si une larme de gratitude peut faire pousser une fleur sur la tombe de ceux pour qui elle est versee, combien elle dut en etre ornee. Mais par les soins de M. St.-Aubin, une croix de fer fut erigee. Les noms de Tom et O'Brien y furent graves. Plus bas on y lisait: Aux nobles victimes de leur genereux devouement. Par la famille St.-Aubin.

Enfin on entra dans toutes les maisons qui avaient si genereusement tendu la main a Madame St.-Aubin dans sa detresse, et a tous coeurs genereux furent offerts un sincere remerciement, un souvenir par les epoux qui s'etaient retrouves apres une separation si prolongee et si douloureuse. Le venerable cure, lui, ne voulut rien prendre, rien accepter. Il n'appartenait pas a des hommes de le recompenser. Faire une bonne action etait un devoir pour lui. Sa recompense, il l'avait dans le temoignage de sa conscience qui lui disait qu'il avait fait une bonne oeuvre, et qui lui assurait que Dieu etait content de ce qu'il avait fait.

Toutefois, l'air natal manquait a la famille de M. St.-Aubin. Celui-ci, quelque temps apres, liquida ses affaires de commerce et retourna dans sa chere Acadie, ou il acheta une grave et continua son premier negoce qui fleurit comme auparavant. Si vous voulez maintenant savoir ce que devinrent Jean Renousse et sa femme, suivez le regard de Madame St.-Aubin et d'Hermine qui sont penchees sur le balcon. Voyez, sur la lisiere du bois, onduler cette petite colonne de fumees qui s'eleve en spirale et qui parait se jouer dans les airs; c'est la que demeure Jean Renousse et sa femme, dans une jolie maisonnette que M. St.-Aubin leur a fait construire; car pour eux, il leur faut encore l'air des forets. Et chaque semaine on se visite, car on n'a pas oublie quels liens unissent la maison des bois avec celle de M. St.-Aubin.....

EPILOGUE.

Mais, disais-je a mon grand-pere, quel rapport cette legende peut-elle avoir avec le nom du "Cap au Diable"?

--D'abord, me repondit-il, c'est du desastre du "Boomerang" que commença le merveilleux. Tous ces cadavres enterres a ses pieds, cette voix qui se faisait entendre; la frayeur, la superstition qui animaient chaque vapeur qui s'elevait du bord de la mer et leur faisaient prendre l'aspect de revenants; le vent qui passait avec un bruit triste et plaintif sur ces tombeaux, la tempete qui jetait a la nuit, en passant, dans le creux des arbres, des sons bizarres et stridents. Joins a cela l'inhospitalite du lieu, le meurtre, plus tard, d'un ami traitreusement precipite, par son ami, du haut des rochers, et ces mille lumieres qui eclairent ses pieds et qui s'avancent dans la mer dans les nuits sombres, qui ne sont pourtant rien autre chose que les lanternes des gens qui visitent leurs peches. Vois la peur et la superstition grossir et multiplier tous ces objets, et tu avoueras toi-meme qu'il le merite bien son nom.... On! oui, il le merita bien d'etre appele le "CAP AU DIABLE."

C. DeGuise.

End of the Project Gutenberg EBook of Le Cap au Diable, Legende Canadienne
by Charles DeGuise

*** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE CAP AU DIABLE, LEGENDE ***

***** This file should be named 13059.txt or 13059.zip *****
This and all associated files of various formats will be found in:
<http://www.gutenberg.net/1/3/0/5/13059/>

Produced by Renald Levesque and La Bibliotheque Nationale du Quebec

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pgla.org>.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pgla.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pgla.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pgla.org>

For additional contact information:
Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director
gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)